

XII^e Rendez-vous de l'Internationale des Forums

Lina Puig

Angoisse et phobie chez une fillette de 9 ans Un nouage longtemps récalcitrant à tout allègement *

L'angoisse, cet affect que tous les parlants éprouvent, pourquoi la faire parler dans une cure analytique, au lieu de s'évertuer à la faire taire par des traitements spécifiques, médicaux ou paramédicaux ?

Freud, le premier, en écoutant ses patients parler de leur angoisse, a découvert qu'elle avait quelque chose à dire, dans le champ subjectif du transfert et de l'interprétation. Cerner, dans les dits du sujet, ce qui est en jeu dans l'angoisse produit des effets d'allègement, manifestes au niveau symptomatique.

Avant d'en venir au cas de Florette, la fillette qui m'a mise au travail pour chercher à élucider le dire qui soutenait sa position subjective, j'ai fait un parcours dans la théorisation de l'angoisse, chez Freud et chez Lacan, pour articuler les éléments me servant de boussole.

Chez Freud, la théorie de l'angoisse a subi, entre 1916 et 1932, des remaniements liés à la confrontation de ses hypothèses successives avec ce qu'il percevait au niveau clinique et avec les avancées de sa théorisation.

Sa première conception de l'angoisse ¹ date de 1916. Il dira plus tard qu'elle garde seulement « une valeur de description phénoménologique ² ». Que pouvons-nous en retenir ?

L'angoisse y est définie comme « état affectif », rompant avec l'abord médical, qui est « indifférent à la compréhension psychanalytique », nous dit Freud. Il distingue d'abord « l'angoisse réelle » de « l'angoisse névrotique », puis il différencie « angoisse, peur, terreur ».

Il y a une « angoisse réelle », qui se caractérise comme « réaction à la perception d'un danger extérieur » et prend une valeur fonctionnelle dans la mesure où elle débouche sur une réponse adaptée, c'est-à-dire quand elle est « associée au réflexe de fuite, de défense ou d'attaque ». Cette angoisse est « manifestation de l'instinct de conservation ³ », nous dit Freud, vitale donc.

À ce niveau, la distinction – *angoisse, peur, terreur* ⁴ – prend sens : l'angoisse se rapporte à l'état subjectif et fait abstraction de l'objet ; la peur est l'attente concentrée sur l'objet ; la terreur est provoquée par un danger auquel on n'était pas préparé par un signal d'angoisse préalable.

Quant à « l'angoisse névrotique », distincte de l'angoisse réelle, il la définit par ses « attaches psychiques » – c'est dire que sa cause est psychique – et par son association à certains objets, certaines situations. L'angoisse dans les phobies en est le prototype – je vais y revenir.

Ensuite, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, en 1926, Freud précise que l'angoisse est une réaction du moi à la situation de danger, suscitant le refoulement. Mais la condition déterminant le danger n'est pas absolue : elle dépend du facteur subjectif, donc de « l'évaluation de la faiblesse de nos forces eu égard à la grandeur du danger ⁵ », dit-il, ajoutant que seule une situation vécue de détresse (*hilflosigkeit*) est traumatique.

Sa dernière conception de l'angoisse, nous la trouvons exposée dans l'article de 1932 intitulé « L'angoisse et la vie instinctuelle ⁶ ». Il y identifie l'angoisse propre à chaque période de la vie : « Le danger de l'abandon psychique coïncide avec le tout premier réveil du moi. Le danger de perdre l'objet ou l'amour de l'objet coïncide avec le manque d'indépendance de la première enfance. Le danger de la castration correspond à la phase phallique. Enfin, la peur du surmoi coïncide avec la période de latence ⁷. »

Freud connecte ainsi l'apparition de l'angoisse à une situation de détresse, à la peur de perdre l'objet maternel ou son amour, à la menace de la perte du phallus – c'est-à-dire à la menace de castration avec son corrélat de manque.

Lacan aborde l'angoisse comme ce qui touche – au-delà de la castration et du manque qui en résulte et qu'il ne récuse pas – à la question de l'être du sujet. Face à l'énigme du désir de l'Autre, surgit l'angoisse du sujet : *Che vuoi ?*, « Que veux-tu ? », « Que me veut-il, cet Autre ? » peut-on lire sur le graphe du désir ⁸.

Chaque fois que le sujet se sent menacé de n'être rien pour l'Autre, rien d'autre qu'un objet obscur et sans valeur, débouté de toute valeur phallique, mais aussi bien, à l'opposé, l'objet comblant face à un Autre dévorateur, jouisseur sans limite, l'angoisse surgit.

Au *Che vuoi* ? pas de réponse. Alors le sujet pallie le silence de l'Autre en fantasmant l'objet qu'il est pour l'Autre. Et pour répondre à cette énigme, il convoque les signifiants de la pulsion – manger/nourrir tourne autour de l'objet oral, donner/recevoir autour de l'objet anal, regarder/montrer autour de l'objet scopique, invoquer/écouter tourne autour de l'objet voix⁹. Le secret de cette stratégie, nous dit Colette Soler dans son cours *Déclinaisons de l'angoisse*, est l'angoisse du désir de l'Autre en tant que pure opacité¹⁰.

On a vu que Freud a lié l'angoisse à l'angoisse de castration et au manque qu'elle génère. Lacan va renverser la thèse freudienne. Il fait de l'angoisse le signe, non d'une menace de perte de l'objet, mais de l'imminence de la présence de l'objet, l'objet *a*¹¹. L'objet *a*, c'est ce qui reste de jouissance du vivant après que l'opération d'aliénation au langage a constitué le sujet parlant comme manque-à-être. Cet objet *a* n'apparaît pas dans le champ du visible, il manque à l'image. Et pourtant...

Dans le séminaire X sur l'angoisse¹², Lacan dit ceci : « Il existe des moments d'apparition de l'objet [d'un tenant-lieu de l'objet] qui nous jettent dans une toute autre dimension [que celle que présentifie] l'objet de la connaissance, construit, modelé, à l'image du rapport à l'image spéculaire [du corps propre] [...] L'autre dimension, donnée dans l'expérience primitive, c'est la dimension de l'étrange. » Il ajoute : « C'est ce reste, ce résidu non imaginé du corps qui vient par quelque détour, se manifester à la place prévue pour le manque, et d'une façon qui, pour n'être pas spéculaire, devient dès lors irréparable [...] C'est ce surgissement du manque sous une forme positive qui est source d'angoisse. »

C'est là le sens de la formule : l'angoisse surgit quand le manque vient à manquer¹³. On l'éprouve dans la vie quotidienne quand quelque chose ou quelqu'un apparaît là où on ne l'y attend pas. C'est ce que manifeste l'angoisse du cauchemar, qui « est éprouvée, à proprement parler [nous dit Lacan] comme celle de la jouissance de l'Autre¹⁴ ».

Face à l'angoisse, que dire de ce qui distingue l'enfant de l'adulte ? Chez l'enfant, l'angoisse paraît presque générique. On a l'impression, au niveau de l'observation, que bon nombre d'angoisses se résolvent d'elles-mêmes. Mais pas toutes... Chez l'adulte, les conjonctures d'angoisse sont variées. Freud les rattache à l'angoisse de castration. Lacan en vient à dire qu'elles sont angoisse devant le surgissement du désir de l'Autre, dont

l'objet *a* est la cause. Pour l'adulte, l'Autre en question c'est la femme ¹⁵. Pour l'enfant, l'Autre c'est d'abord la mère, au moment où se trouve posé le manque, c'est-à-dire quand l'enfant se confronte au manque maternel (le « pas de pénis » de la mère), manque phallique qui va introduire la question sexuelle.

La stratégie fantasmatique du névrosé tente de masquer le manque de l'Autre. Dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », on peut lire que « le névrosé, hystérique, obsessionnel ou plus radicalement phobique, est celui qui identifie le manque de l'Autre à sa demande. Φ à D ¹⁶ », Φ , le signifiant du manque, D, le signifiant de la demande. Ainsi, le névrosé, dans sa stratégie fantasmatique, parvient à recouvrir le manque de l'Autre par la demande de l'Autre. « Là où il rencontre le manque de l'Autre... angoisse... il convoque la demande ¹⁷. »

« La demande » au singulier est demande d'amour. C'est une demande intransitive, distincte des demandes au pluriel. Elle est demande de rien, demande de présence, d'attention... d'amour. « Au-delà de tous les objets du monde, commence la demande d'amour ¹⁸ », précise Colette Soler, demande qui se fait dans les signifiants de la pulsion, $\$ \diamond D$.

Quelle est la stratégie phobique ? Il faut d'abord distinguer angoisse et phobie. L'angoisse est un affect du sujet, la phobie est un symptôme, c'est-à-dire une formation signifiante, qui promeut un signifiant. Quand l'inconscient construit une phobie, l'angoisse se fixe, se localise sur un signifiant ¹⁹. Lacan insiste : l'objet phobique que la phobie promeut est un signifiant, pas un objet ²⁰.

Il y a un bénéfice de la phobie sur l'angoisse, mais il est limité. La phobie localise l'angoisse. C'est un bénéfice dans la mesure où l'angoisse que génère l'énigme de l'Autre diffuse dans toute la réalité subjective. Les crises de panique, c'est de l'angoisse qui n'a pas trouvé son signifiant symptomatique ²¹. Mais l'angoisse du désir de l'Autre est impossible à méconnaître quand elle n'est couverte que de l'objet phobique. Dans l'hystérie et l'obsession, bien qu'elle soit présente, l'angoisse est plus difficile à percevoir.

Comment fonctionne le signifiant phobique ? On est dans la structure de la métaphore ²² : Lacan pose la phobie comme un « analogon » de la métaphore paternelle, nous dit Colette Soler. Métaphore phobique et métaphore paternelle métaphorisent le désir de l'Autre ²³.

Avec la métaphore paternelle, ce qui est signifié, c'est le phallus comme signifiant du manque, du manque phallique de la mère. La métaphore paternelle est donc constituante de l'Autre manquant ²⁴. Tandis que la métaphore phobique interprète l'énigme du désir de l'Autre, ce qui manque,

en termes de pulsion, de jouissance de l'Autre, par un signifiant porteur de la jouissance ²⁵.

Pour les phobies adultes, n'importe quel signifiant peut faire fonction de signifiant phobique : la hauteur, la profondeur, les voitures, avions, ascenseurs, les espaces ouverts ou fermés, les petits animaux – rats, serpents, cafards, araignées... Cette variété est l'effet d'une métonymie du signifiant phobique ²⁶. Les phobies adultes réfèrent toujours au danger sexuel, qui se partage entre danger de la castration et danger de la jouissance Autre ²⁷, hors symbolique.

Les phobies de l'enfant interprètent le manque de l'Autre en termes de pulsions partielles. Il manque l'expérience et la jouissance propre à la rencontre sexuelle ²⁸. Chez l'enfant, les signifiants de la phobie sont typiques : le noir, la solitude, tout le bestiaire – loup, cheval, chien, araignée... On peut considérer que la Bête représente une figure de la jouissance, propice à signifier l'opacité de l'Autre.

Dans tous les cas de phobie, l'angoisse est fixée à un signifiant qui n'en est pas la cause (ce qui angoisse, c'est le désir de l'Autre). Si les signifiants référant à l'objet de l'angoisse sont variés ²⁹, l'angoisse, elle, réfère toujours au même objet, l'objet *a* qui glisse sous la série signifiante. C'est la raison pour laquelle Lacan a pu dire que l'angoisse ne se déplace pas.

La clinique infantile, je vais l'aborder maintenant avec des vignettes cliniques.

Freud nous a laissé pour cas princeps de la phobie infantile le cas du petit Hans ³⁰. Lacan a réinterrogé ce cas dans le *Séminaire IV, La Relation d'objet* ³¹, et l'a complété, si l'on peut dire, en s'intéressant au cas d'une petite fille, la petite Sandy, qui a présenté, elle aussi, un épisode phobique qui a duré quelques mois. On voit dans ces deux cas que les phobies infantiles se développent sur le terrain d'une rencontre avec le désir de la mère et d'une question concernant le manque de l'Autre. Elles apparaissent à l'époque de « l'efficacité » de la métaphore paternelle ³².

Chez Hans, 4 ans, les réflexions tournent autour de la question : est-ce qu'elle (sa mère) a un pénis ou pas ? Est-ce que tous les êtres vivants en ont ? Y en a-t-il qui ne l'ont pas ? Puis l'angoisse surgit dans la vie de cet enfant, un matin, dans la rue... je vais y revenir.

Lacan note que « l'élément nouveau et incommode c'est son propre pénis, avec ses réactions propres ³³ ». Les premières érections prennent pour lui une dimension d'étrangeté qui va être accentuée par ce qu'en dira

sa mère. Lors de son bain, il la sollicite pour qu'elle y mette son doigt. Elle lui dit : « C'est une cochonnerie. » Cela change la relation qu'il avait jusque-là avec sa mère où il cherchait, au niveau imaginaire, à incarner ce qui manque à celle-ci : être son phallus imaginaire. Lacan indique que Hans « ne peut plus satisfaire sa mère ³⁴ ». Angoisse donc.

Il fait un cauchemar. Il rêve que sa mère est partie et dit, en pleurant : « Je n'avais plus de maman pour faire un câlin ³⁵ », comme le rapporte Freud.

L'éclosion de la phobie commence par une crise d'angoisse dans la rue, lors d'une promenade avec sa nourrice, à Vienne en 1908. Hans n'a pas encore 5 ans. Il veut rentrer pour faire un câlin avec sa maman. Le lendemain, Hans a peur de nouveau, alors même que sa mère l'accompagne. Le soir il dit : « J'avais peur qu'un cheval ne me morde ³⁶. »

L'angoisse s'est fixée : il a peur d'être mordu par un cheval blanc ³⁷. Lacan note que « la crainte de la morsure surgit au moment où Hans ne peut plus satisfaire sa mère. Si lui, la déçoit, il est également porté à être englouti ; la mère inassouvie peut aussi le mordre ³⁸. »

Je ne développe pas davantage le cas du petit Hans.

Sandy est confiée à la Hampstead Nursery ³⁹ d'Anna Freud, à Londres, à l'époque de la Seconde Guerre mondiale, parce que sa mère ne peut pas assumer sa garde. Au début, tout va bien, elle s'adapte. Elle a 2 ans et 5 mois quand sa phobie d'être mordue par un chien éclate, après que sa mère est venue lui rendre visite dans une situation spécialement difficile puisqu'elle avait été opérée et qu'elle s'appuyait sur une canne, en boitant.

Lacan note que la mère « appuyée sur sa canne, faible [...] n'a plus ni la même présence, ni la même gaieté, ni les mêmes relations d'approche et d'éloignement ⁴⁰ ». Il n'y a plus le jeu relationnel qui permettait à Sandy de s'accrocher à ces rencontres et de poursuivre le lien qui la retenait à sa mère. Tout se passe comme si la puissance phallique de la mère vacillait pour Sandy.

« Dès le lendemain [surgit] le rêve du chien et la phobie s'installe ⁴¹. » « La phobie devient nécessaire », souligne Lacan, car à partir du moment où la mère apparaît manquante, l'enfant cherche la cause. Elle va chercher dans son monde un agent castrateur qui va l'aider à donner une signification au manque maternel.

Certains ont pu être étonnés que la phobie apparaisse là. Cela prouve, selon Lacan, que la phobie se développe sur la base de l'appréhension du manque de l'Autre maternel ⁴². Ici, ce n'est pas une figure maternelle

inassouvie, prête à dévorer, qui est redoutée comme dans le cas du petit Hans, mais une mère déphallicisée.

La thèse de Lacan est que pour cette petite fille « le ressort de la phobie réside, non pas dans le fait qu'elle n'a pas le phallus, mais dans le fait que sa mère ne pouvait pas le lui donner, bien plus qu'elle ne pouvait pas le lui donner parce qu'elle ne l'avait pas elle-même ⁴³ ». Le ressort de la phobie est la découverte de la castration maternelle.

Je ne développe pas davantage le cas de Sandy.

C'est avec cet éclairage que j'ai repris le cas de Florette, une fillette de 9 ans que j'avais reçue, il y a une douzaine d'années, parce qu'elle souffrait d'angoisses et de phobie. J'en avais déjà parlé à cette époque en suivant le fil de sa plainte. Sans doute en avais-je rendu compte d'une manière... insuffisante.

Florette n'a pas encore 10 ans quand je la rencontre, juste avant les vacances d'été. C'est une fillette au regard malicieux. À la rentrée, elle passera dans la dernière classe de l'école primaire.

Elle est accompagnée par sa mère et son beau-père. Elle est la seule enfant au foyer ; les enfants du beau-père, plus âgés qu'elle, vivent avec leur mère. Selon le père, il a de bonnes relations avec ses enfants.

Ce qui a motivé la consultation, c'est qu'elle confronte le couple à une impuissance éducative croissante. Florette s'exclut systématiquement de la participation aux corvées du quotidien.

Pendant l'entretien, elle prend systématiquement le contre-pied de ce dont « ils » se plaignent, et s'exprime dans un état de forte excitation.

Mais quand sa mère – une femme recroquevillée sur elle-même, égrenant tout d'une voix égale – évoque la vie avec le père de sa fille, celle-ci demande à dessiner. Elle représente sa mère, maquillée, en beauté, entourée de cœurs roses. Elle écrit « Maman je t'aime ». Le père de sa fille la frappait quand il était alcoolisé, dit-elle. Les souvenirs reviennent... Le divorce a mis un terme aux violences conjugales.

Une fois seule avec moi, Florette évoque la dernière scène terrifiante qu'elle a vécue entre son père et sa mère. Elle avait 6 ans. « Un soir ma mère mettait les assiettes dans le lave-vaisselle... j'étais à table à côté de mon père... la dispute éclate... j'entends qu'il dit des choses à ma mère... elle se retourne... Quoi ! ... tu m'as traitée de... ?... Non... oui... crac... boum... aïe... mon père furieux donne un coup de poing dans le plat... il saigne

beaucoup... quelqu'un a appelé la police... il est parti aux urgences... il n'a plus eu le droit de revenir ni à la maison ni dans le quartier... il a dû aller habiter chez ses parents. » Elle dit ces derniers mots avec regret et culpabilité.

Après cet événement traumatique, elle a rencontré une pédopsychiatre, « parce que j'étais triste pour mon père », m'explique-t-elle. Le suivi s'est interrompu sans qu'elle puisse me dire pourquoi, si ce n'est « je ne voulais plus aller lui parler ». Elle ajoute : « J'ai des secrets que je n'ai jamais dits à ma mère... » Elle nous dessine, elle et moi, dialoguant à propos des secrets. Elle me fait articuler l'offre à parler : « Je suis une dame à qui tu peux dire tes secrets. » Elle répond par une demande : « Je vous fais confiance et je vous dirai mes secrets. »

Mais au moment, pour elle, de dire ce qu'il en est de ses secrets, elle se ravise et déclare qu'elle préfère dessiner. Elle dessine une tronçonneuse, une hache et un couteau, sanguinolents. Une fois ces objets tranchants dessinés, elle détourne le regard, manifestant à la fois une répulsion et une attraction dont elle ne peut se libérer, puis elle procède pour chaque dessin à un pliage qui escamote l'objet représenté, « parce que ça me fait peur », me dit-elle. Sur une face blanche du pliage, elle écrit, comme à l'intention d'un Autre à prévenir : *Ne pas ouvrir, surtout ne pas ouvrir, danger*. Elle dépose les dessins dans un dossier. On se donne rendez-vous après les vacances d'été.

Elle revient en septembre. Elle me dit qu'elle a regardé « un film un peu violent » qui lui a fait penser à un cauchemar qu'elle fait depuis des années, sans que ses parents en sachent rien. Dans ce cauchemar, ses parents meurent « tous les deux » sous des coups de hache. Le fantasme pourrait s'énoncer « on tue les parents ». Elle associe à cette scène les paroles entendues de la bouche de son père : « Le divorce c'est à cause de toi ! »

J'ai invité la mère à me parler de sa fille, devant celle-ci. La mère raconte... Jusqu'à 1 an et demi, c'était une enfant sage, qui dormait bien, mais qui était difficile pour la nourriture. Entre 1 an et demi et 4 ans, c'était plus compliqué, elle n'écoutait pas, se mettait en colère si elle était contrariée.

Avait-elle des peurs, des phobies infantiles ? La mère se souvient, elle avait peur du noir, il lui fallait une source lumineuse dans sa chambre. « Maintenant c'est terminé tout ça », conclut-elle.

Florette lui coupe la parole : « Non ce n'est pas terminé ! » Elle parle des peurs et des phobies qu'elle avait, au grand dam de sa mère qui mesure ce qu'elle ignorait : « Quand j'étais petite [vers 4 ans], j'avais peur du noir

et des araignées. Je rêvais que des gens voulaient me tuer. Je voyais dans mon rêve papa et maman avec une main dans le dos, tous les deux... maman sortait une hache et papa, un couteau... une fois j'ai crié et maman est venue me réveiller. »

Sa mère explique que le soir, « son père voulait fermer la porte, Florette voulait qu'elle soit entr'ouverte... elle voulait voir, elle voulait venir dans notre chambre ». Sa fille acquiesce, « je voulais voir ». C'est là que la mère a pensé à installer une petite lumière. « Maintenant tu n'en as plus besoin ! », lui dit-elle. Florette répond : « J'ai toujours peur du noir... je n'ai pas de veilleuse mais mon réveil fait de la lumière. Dans le noir je m'imaginais des trucs, que quelqu'un vient me faire du mal... Encore maintenant j'ai peur des araignées. Je regarde dans la maison s'il y a des araignées, je regarde dans les toilettes, même à l'école... L'araignée, si elle me tombe dessus, je tombe dans les pommes... »

Cette séance a fait ouverture à un embryon de dialogue entre la mère et la fille, et pour Florette, à un travail d'élaboration de « sa » solution pour surmonter l'impasse inhospitalière dans laquelle elle ne cesse de tourner en rond.

Je vous ai proposé un fragment de cas. Ce qui m'a intéressée, c'est de mettre en perspective, à la lumière du parcours théorique que j'ai esquissé, la position subjective de Florette à 4 ans, à 6 ans, puis à 9 ans.

Vers 4 ans, elle se repère par rapport à des figures parentales qui ont une relation de couple aux yeux de leur fille, laquelle se sent tenue à l'écart de leur intimité. Florette a peur du noir et des araignées. Elle fait des cauchemars : des gens veulent la tuer. Père et mère dissimulent dans leur dos des instruments tranchants ; ce sont des figures de jouissance qui la menacent. Elle interroge le désir de l'Autre. *Che vuoi ?* La peur du noir et des araignées ne suffit pas à donner sens à son angoisse. Les cauchemars mettent en scène la jouissance sadique de l'Autre qui la vise.

À 6 ans, le conflit entre les parents est manifeste, dans les trois registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique. Lors de la scène qu'elle a baptisée « le cauchemar de la soupière », la mère se trouve une fois de plus en danger ; elle est désarmée face à la violence récurrente de son compagnon. C'est une mère déphallicisée et un père automutilé qui officient sur l'Autre scène. L'appréhension de la castration maternelle va de pair, ici, avec la perception d'une figure paternelle qui ne sait pas y faire avec le phallus. Il fait piètre figure aux yeux de sa fille lorsque la police le conduit aux urgences pour y être soigné de la blessure qu'il s'est faite.

Elle rêve que ses parents meurent tous les deux sous les coups de hache. « Mes parents sont tués » : dit sous cette forme, cela fait écho à l'énoncé du fantasme « Un enfant est battu », qui a fait l'objet d'une communication par Freud en 1919 et de plusieurs commentaires de Lacan dans divers séminaires. Le sadisme de la situation n'est pas attribué à un agent nommé. Le sujet qui formule le fantasme est réduit à un simple regard observant.

À 9 ans, ce qui reste dans le fantasme et dans les cauchemars de la fillette, ce sont les seuls instruments de torture – tronçonneuse, hache, couteau sanguinolents – en tant que signifiants du désir de l'Autre.

Lacan, dans le *Séminaire IV*, aborde le fantasme analysé par Freud « On bat un enfant ». Il dit ceci : « Au niveau du fantasme pervers, tous les éléments sont là, mais tout ce qui est signification est perdu, à savoir la relation intersubjective ⁴⁴. » Le résidu qui en subsiste est énigmatique « parce qu'il garde toute la charge [...] non assumée par le sujet ⁴⁵ ». C'est ce qu'il s'agit de remettre en jeu « à travers tous les artifices de l'analyse du transfert ⁴⁶ ».

Dans le *Séminaire V, Les Formations de l'inconscient*, Lacan revient sur le fantasme freudien, pour faire un constat : « Les êtres humains sont, comme tels, tous sous la férule. Entrer dans le monde du désir, c'est pour l'être humain subir tout d'abord la loi imposée par ce quelque chose qui existe au-delà – [de la figure du père] –, la loi de la schlague ⁴⁷ », qui renvoie au « rapport essentiel du sujet au signifiant ⁴⁸ ».

Avec Florette, nous ne sommes pas allées au bout de l'élucidation de l'énigme de son implication dans la situation d'angoisse, même si tout ce qu'elle a pu articuler concernant ses peurs et sa phobie des araignées a eu un effet de réduction de l'angoisse. L'accompagnement dans la construction de ses fantasmes visait, néanmoins, à permettre que l'enfant trouve en elle-même des réponses à la question que posait son symptôme.

* ↑ Intervention aux Samedis de l'ECLIPSEA, à Aix-en-Provence, le 17 février 2024, sur le thème « L'angoisse, comment la repérer et la faire parler ? ».

1. ↑ S. Freud, « L'angoisse », 1916, dans *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1970.
2. ↑ S. Freud, « L'angoisse dans la vie instinctuelle », 1932, dans *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1981, p. 9.
3. ↑ S. Freud, « L'angoisse », 1916, art. cit., p. 371.
4. ↑ *Ibid.*, p. 372.
5. ↑ S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, 1926, Paris, Puf, 1975, p. 95.
6. ↑ S. Freud, « L'angoisse dans la vie instinctuelle », 1932, dans *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, op. cit.
7. ↑ *Ibid.*, p. 117.
8. ↑ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.
9. ↑ C. Soler, *Déclinaisons de l'angoisse, Cours 2000-2001*, Collège clinique de Paris, p. 161.
10. ↑ *Ibid.*, p. 162.
11. ↑ L'angoisse est en lien avec l'objet pulsionnel, non spécularisable, invisible, que Lacan appelle l'objet *a*. Elle est arrimée à cet objet qui est le reste de jouissance corporelle non soustraite par l'opération d'aliénation au langage chez l'être parlant. C'est un reste de jouissance non passée au signifiant. L'incorporation du langage préside à l'avènement du sujet, tout en le constituant comme manque-à-être.
12. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 73-75.
13. ↑ *Ibid.*, p. 53.
14. ↑ *Ibid.*, p. 76.
15. ↑ C. Soler, *Déclinaisons de l'angoisse, op. cit.*, p. 149.
16. ↑ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », art. cit., p. 823.
17. ↑ C. Soler, *Déclinaisons de l'angoisse, op. cit.*, p. 161.
18. ↑ *Ibid.*
19. ↑ *Ibid.* En ce sens, c'est le premier mensonge du signifiant, *proton pseudos*. Le sujet se dit angoissé par le cheval ou par le chien. Mensonge. Ce qui angoisse le sujet, c'est le désir de l'Autre.
20. ↑ *Ibid.*, p. 163 : Lacan parle du signifiant de la phobie et non pas de l'objet de la phobie. Il parle quelques fois de l'objet phobique.
21. ↑ *Ibid.*, p. 162.
22. ↑ Par définition, une substitution de signifiant produit, par effet de métaphore, une détermination du signifié.
23. ↑ *Ibid.*, p. 163.
24. ↑ *Ibid.*, p. 171.
25. ↑ *Ibid.*
26. ↑ *Ibid.*, p. 175.
27. ↑ *Ibid.*, p. 178.
28. ↑ *Ibid.*

29. [↑](#) *Ibid.*, p. 176. Un seul et même objet glissant sous une série de signifiants multiples : Lacan parle de la métonymie de l'objet. L'angoisse indexe cet objet. Les autres affects se déplacent aussi, mais ils ne sont pas arrimés à l'objet *a*. L'affect ment parce qu'il n'est pas arrimé à son objet cause. Il ment sur la cause, d'où l'impossibilité de se fier aux affects dans une analyse.
30. [↑](#) S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », 1909, dans *Cinq psychanalyses*, Paris, Puf, 1977.
31. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994.
32. [↑](#) C. Soler, *Déclinaisons de l'angoisse, op. cit.*, p. 170.
33. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet, op. cit.*, p. 282.
34. [↑](#) *Ibid.*, p. 329.
35. [↑](#) S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », 1909, art. cit., p. 177.
36. [↑](#) *Ibid.*, p. 107.
37. [↑](#) *Ibid.*, p. 175.
38. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet, op. cit.*, p. 329.
39. [↑](#) Mme Anneliese Schnurmann, psychothérapeute à la Hampstead Nursery, s'est occupée de Sandy et a rédigé ses observations dans *Psychoanalytic Study of Child*, vol. 3-4, paru en 1949.
40. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet, op. cit.*, p. 73.
41. [↑](#) *Ibid.*
42. [↑](#) C. Soler, *Déclinaisons de l'angoisse, op. cit.*, p. 171.
43. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet, op. cit.*, p. 100.
44. [↑](#) *Ibid.*, p. 119.
45. [↑](#) *Ibid.*
46. [↑](#) *Ibid.*, p. 118.
47. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 243.
48. [↑](#) *Ibid.*